

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET
présentent

ARCHÉOLOGIE
DU FUTUR

*Mémoires d'une société de
Gens de Lettres publiés
en l'année 2355*

CHARLES-NICOLAS COCHIN



PRÉSENTATION

par Philippe Éthuin

Le thème de l'archéologie du futur occupe une place particulière dans le champ de l'anticipation. Quand Charles-Nicolas Cochin (1715-1790) publie, en 1755-1756, les articles *Mémoires d'une Société de gens de lettres publiés en l'an 2355* dans le *Mercur de France*, il ouvre une voie dans laquelle va s'engouffrer Louis-Sébastien Mercier avec *L'An 2440, Rêve s'il en fut jamais* (1771), premier véritable roman d'anticipation. Pour certains critiques, Cochin serait l'un des modèles de Mercier¹.

Ses contemporains du siècle des Lumières déportent le regard au moyen de l'exotisme en faisant intervenir des personnages extérieurs à la société française tels les Persans des *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu ou le géant Micromégas (dans le conte éponyme de Voltaire paru en 1752)

1 Il est d'ailleurs cité dans *L'An 2440*, époque à laquelle Cochin est devenu un nom commun : « On savait estimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ; on lui donnait de nouvelles preuves de considération. Je remarquai que tout se faisait dans le vrai goût [...]. Les vignettes des livres ne s'appelaient plus que des cochins tel était le mot que l'on avait substitué à tant de mots misérables, tels que culs de lampes, etc. »



venu de la planète Sirius, accompagné du secrétaire de l'Académie de Saturne.

Si la projection dans un futur plus ou moins lointain est un moyen souvent utilisé pour porter un regard satirique sur l'époque présente de l'écriture, quand Charles-Nicolas Cochin use de l'anticipation (c'est l'une des premières fois de l'histoire littéraire), il est extrêmement novateur.

Grâce à un regard rétrospectif de l'an 2355 vers son époque, Charles-Nicolas Cochin fait état de ses penchants esthétiques et participe au débat sur le « Beau » qui traverse son temps. Il est en effet un graveur, un dessinateur (on lui doit le frontispice de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert) et un historien d'art ; ses écrits et sa position sociale font de lui un acteur important de la vie artistique et culturelle. Il collabore à plusieurs reprises au *Mercur de France* entre 1750 et 1760 avec des articles dans lesquels il défend ses idées esthétiques. Il attaque par exemple l'art « rocaille » très à la mode à son époque (dans le *Mercur de France* de décembre 1754) ou la mode de l'antiquité dans les arts (dans *Nouveau Choix de Mercur*, 1760). Régulièrement il affirme que les gens de lettres n'ont aucune autorité pour la critique d'art. Selon lui, seuls ceux qui connaissent et pratiquent les techniques artistiques peuvent juger des œuvres artistiques.

Après un voyage en Italie, Charles-Nicolas Cochin publie avec Jérôme-Charles Bellicard



*Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum*². À plusieurs reprises déjà, il attaque le goût de ses contemporains pour les œuvres antiques et défend les artistes modernes. Ces saillies critiques se retrouvent dans les *Mercur* de l'an 2355.

Ces *Mercur* de l'avenir rédigés par Charles-Nicolas Cochin proposent à la fois une satire des goûts de ses contemporains, trop marqués par les conventions, et entraîne le lecteur vers la critique de la science historique trop incertaine pour dévoiler toute la vérité.

Le thème de l'archéologie du futur³ connaît des développements qui débordent le seul domaine de la science-fiction. L'encyclopédie *Rétrofictions*⁴ en indexe plus d'une centaine pour la période 1755-1951, avec Cochin comme précurseur. De nombreuses œuvres continuent à être

2 Charles-Nicolas Cochin et Jérôme-Charles Bellicart, *Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum*, 1754, réédition Presses Universitaires de Saint-Étienne, 1996.

3 Voir dans la collection ArchéoSF aux éditions publie.net : l'anthologie *Les Ruines de Paris*, « Vers la fin du monde. Flers en l'an 3002 » in *Futurs de province*, ainsi que plusieurs textes dans *Paris futurs*.

4 Guy Costes et Joseph Altairac, *Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel, 1532-1951*, préface de Gérard Klein, avec la collaboration de Philippe Éthuin et Philippe Mura, collection Interfaces, n°5, éditions Encrage/Les Belles Lettres, 2018.



produites tant dans le domaine littéraire que cinématographique, radiophonique ou artistique⁵.

Et quand les savants de l'avenir mis en scène dans les fictions de Charles-Nicolas Cochin accumulent les erreurs d'interprétation, cela fait certes sourire le lecteur mais le fait également réfléchir sur ce que le futur dira de nos goûts et de nos habitudes, de nos arts et de nos conventions, de notre temps et de nos imaginaires.

5 Voir par exemple l'exposition itinérante : *Futurs antérieurs. Trésors archéologiques du XXI^e siècle après J.-C.* conçue en 2002 par Laurent Flutsch, conservateur du Musée de Lausanne-Vidy.



ARCHÉOLOGIE
DU FUTUR

*Mémoires d'une société de
Gens de Lettres publiés
en l'année 2355*

CHARLES-NICOLAS COCHIN

ARCHITECTURE.

*Mercur*e du mois de juin de l'année 2355¹.

Une société de Gens de Lettres vient de publier un nouveau volume de ses *Mémoires*².

C'est une chose admirable que la vertueuse ténacité avec laquelle cet illustre corps s'attache à multiplier ses découvertes sur nos antiquités françaises.

J'en rendrai compte, non suivant l'ordre selon lequel les *Mémoires* sont arrangés dans le volume, mais en mettant de suite ceux qui traitent des matières qui ont du rapport les unes aux autres. Ainsi, je rapporterai d'abord ceux qui concernent l'architecture antique.

Le premier est celui du célèbre M. Searcher, déjà connu par tant d'ouvrages remplis de la plus

1 [Publié dans le *Mercur*e de France du mois de juillet 1755.]

2 Ces mémoires sont d'autant plus rares, qu'ils sont l'ouvrage des savants qui sont à naître, et qu'ils ont été faits plusieurs siècles après le nôtre. Jusqu'ici l'érudition avait employé sa sagacité à débrouiller le chaos des temps passés, mais elle étend aujourd'hui ses lumières jusqu'à percer les ténèbres d'un âge à venir. C'est donner un être à la possibilité, c'est réaliser les conjectures et (ce que j'estime le plus dans ce morceau) c'est trouver une manière aussi nouvelle qu'ingénieuse, de jouer le siècle présent, sans blesser la modestie de personne. Je crois faire un vrai présent au public de l'insérer dans mon journal.



profonde érudition, il y traite des restes d'architecture de l'ancienne ville de Paris. Il prouve d'abord d'une manière irrésistible que le quartier de la Cour, que nous distinguons sous le nom de quartier de Versailles, était autrefois hors de la ville de Paris³, et qu'il y avait même une étendue considérable de terrain inhabité entre l'une et l'autre, il prétend qu'alors la ville n'avait qu'environ une lieue d'étendue. On est surpris, sans doute, de voir que cette ville magnifique ait eu de si faibles commencements. Cependant il est difficile de se refuser à la force des preuves qu'il a recueillies avec un courage infatigable dans une quantité prodigieuse d'anciens livres qu'il lui a fallu parcourir.

Il entreprend de prouver que la ville finissait où l'on voit à présent cette admirable statue du grand roi Louis XV qui fut surnommé par ses sujets le Bien aimé, comme on le voit par les inscriptions de la statue qui nous reste aussi bien conservée que si elle sortait de la fonte et qui durera moins encore que la mémoire à un si beau titre et la gloire de ce grand Monarque. Ensuite il fait voir par un raisonnement très étendu et plein d'érudition, que le pont qu'on nomme Royal⁴ a pris son nom de cette statue, contre le

3 [L'extension de Paris est un thème récurrent des textes envisageant l'avenir de la capitale, voir *Paris Futurs* dans la collection ArchéoSF.]

4 [Le pont Royal a été entièrement financé par Louis XIV, d'où son nom, et a été construit entre 1685 et 1689.]



sentiment de quelques-uns qui croient qu'il se nommait ainsi avant qu'elle fut érigée, ce qu'il dit sur ce sujet est si évident qu'il ne semble pas qu'on puisse le contester davantage.

Il passe ensuite à des recherches très curieuses sur le merveilleux bâtiment du Louvre, il réfute surabondamment le mémoire donné dans la même Société l'année précédente où l'on avait avancé que ce superbe édifice avait été achevé et porté à son entière perfection sous le règne de Louis XIV fondé sur l'autorité des Histoires conservées dans les anciennes bibliothèques ; il fait voir qu'il a été longtemps abandonné à cause des guerres qui ont troublé la fin du XVII^e siècle et le commencement du XVIII^e, et qui ont assuré à la France la supériorité sur ses voisins, la splendeur et le repos dont elle jouit depuis ces deux siècles également célèbres. Il rapporte à ce sujet un trait d'histoire curieux où l'on voit que celui qui était alors à la tête des Arts, secondant avec zèle et avec un goût peu commun, les intentions et l'inclination du Roy régnant pour les grandes choses, entreprit de restaurer et d'achever cet édifice, dont une partie tombait en ruine. Il fixe la date de cet important événement vers le milieu du XVIII^e siècle⁵.

5 [Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, plusieurs architectes ont participé au « Grand Dessein », lancé par Henri IV et visant à relier le palais du Louvre à celui des Tuileries.]



Il détruit ensuite entièrement l'objection la plus imposante que son antagoniste avait alléguée contre la vérité de ce fait, qui était le peu de vraisemblance qu'il trouvait à croire qu'une personne en place pût avoir abandonné la gloire de construire de nouveaux édifices, et s'être contentée de celle d'amener à leur fin les ouvrages commencés par ses prédécesseurs, qui méritaient d'être conservés à la postérité. M. Searcher fait voir combien cette idée est fautive et qu'elle n'est fondée que sur sa ressemblance que nous supposons entre les hommes d'alors, et ceux du temps que nous vivons. Il est bien vrai que de nos jours nous voyons rarement achever les grandes entreprises parce qu'il est du bon air de ne point suivre les maximes ni les idées de ses prédécesseurs, mais il n'en était pas ainsi dans ces temps héroïques ; chacun mettait sa gloire à contribuer autant qu'il était en lui à celle du Roy régnant, et lorsque le moyen le plus digne avait été trouvé par son devancier, on le suivait sans difficulté⁶. D'ailleurs, on ne peut

6 [À l'époque de Cochin, le Louvre n'est pas achevé et les plans d'aménagement et d'extension sont régulièrement remis en cause. De plus, des artistes s'y sont installés sans véritable autorisation et des constructions parasites défigurent le bâtiment. Plusieurs de ses contemporains ont écrit sur le délabrement du palais du Louvre comme Lafont de Saint-Yenne qui publie en 1752 un pamphlet intitulé *L'Ombre du grand Colbert, dialogue entre le Louvre et Paris.*]



pas dire que le Supérieur de ces temps-là se soit uniquement borné à suivre ou à finir ce que les autres avaient tracé. Il nous reste plusieurs édifices très considérables et d'une grande beauté qui ont été commencés et achevés sous ce règne.

On ne peut trop admirer la facilité et la justesse avec laquelle notre savant éclaircit ces temps que leur éloignement nous rend si obscurs. Si, d'une part, il nous fait voir avec certitude que ce superbe bâtiment a été négligé pendant quelques années, en même temps, il s'élève avec la plus grande force contre ceux qui ont avancé que, pendant longtemps, cet édifice a été environné d'écuries, de petites maisons, même d'échoppes. Il fait voir quelle absurdité il y a à penser que dans un siècle aussi éclairé, on ait souffert une pareille profanation, ce qu'il dit là-dessus est rempli d'éloquence⁷.

J'abrège quantité de réflexions non moins curieuses qu'il fait sur les beautés du Louvre et qu'il faut lire dans l'original, pour passer à ce qu'il dit sur l'Église antique de sainte Genevieve⁸ [*sic*] de

7 [C'est justement le cas à l'époque de Cochin : le Louvre est « environné d'écuries, de petites maisons, même d'échoppes » au grand regret d'un certain nombre d'intellectuels de son temps.]

8 [Aujourd'hui le Panthéon. Au moment de la publication du texte de Cochin, l'église n'est pas encore érigée. Un projet de 1744 a été déposé par Jacques-Germain Soufflot, la construction a lieu entre 1757 et 1790.]



la Montagne. Il croit que cet admirable édifice a été bâti par le même architecte que le superbe péristyle du Louvre. La tradition reçue jusqu'à présent croit que cette église avait été commencée vers le milieu du dix-huitième siècle : en admettant ses preuves, il faudrait en établir la date environ un siècle plutôt, ce qui répugne un peu à la beauté de sa conservation, cependant les raisons qu'il apporte ne sont point à rejeter⁹. Il s'appuie sur le sentiment de nos plus habiles architectes, qui, en considérant la noble simplicité du goût de cette architecture, y reconnaissent le même style qu'au Louvre, quoique dans une composition différente. Ils prétendent que le goût du dix-huitième siècle a été inférieur à en juger par quelques restes de bâtiments dont la date est certaine et par quelques écrits de ces temps-là qui sont remplis de plaintes contre le mauvais goût qui régnait alors, et où l'on en explique les défauts de manière à nous en donner une idée assez distincte. Or, on ne voit aucun de ces défauts ni dans cette église, ni au Louvre ; au contraire ces édifices sont encore les règles du vrai beau.

La seconde preuve qu'il tire du nom de l'architecte fait voir avec quelle sagacité il éclaircit les antiquités les plus épineuses. L'histoire nous

9 [La démonstration de l'archéologue du futur est évidemment fausse.]



a conservé le nom de l'architecte de ce beau péristyle du Louvre qui regarde le Levant, il se nommait *Perrault*¹⁰. M. Searcher prouve à travers mille difficultés que c'est ce même nom qui est tracé à sainte G enevieve, et qui est tellement effac e qu'il n'y a qu'un homme aussi vers e dans les antiquités que M. Searcher qui puisse nous en donner l'intelligence. La première difficulté qui se rencontre est que le nom de Perrault est compos e de huit lettres et qu'on n'en aperçoit que sept dans les faibles traces qui restent sur ce marbre mais nous verrons bientôt comment on doit expliquer cela. Les deux dernières lettres de ce nom qui se voient encore assez distinctement sont *OT* et il y a tout lieu de croire que celle qui les précède est un *L*. M. Searcher prouve premièrement par un grand nombre d'autorités respectables que les anciens Français prononçaient la diphtongue *au*, de même que la lettre *o* et, qu'ainsi, ils mettaient indifféremment l'une pour l'autre. Cette découverte répond en même temps d'une manière évidente à la première difficulté des sept premières lettres qui se trouvent à sainte G enevieve au lieu de huit que

10 [Il s'agit de Claude Perrault, frère de Charles Perrault, le célebre auteur des *Contes*. Claude Perrault a pris parti pour les Modernes contre les Anciens au XVII e siècle. La démonstration qui suit est farfelue. La façade du Louvre est signée Perrault, celle de l' glise Saint-Genevieve est signée Soufflot.]



demande sa supposition, car il est clair qu'ici la lettre *O* tient lieu de deux. Il reste la difficulté de *L* qui se trouve avant l'*O*, au lieu que dans le nom de Perrault, elle se trouve après *AU*, il y satisfait du moins d'une manière probable, en disant qu'il est possible que la modestie de l'architecte l'ayant empêché d'y mettre lui-même son nom, il n'a été mis qu'après sa mort, et que ceux qui l'ont gravé l'ont ainsi défiguré ou par corruption, ou plutôt parce que c'était en effet la véritable prononciation de ce temps-là, comme nous voyons encore dans le nôtre que les Allemands prononcent *Makre* quoiqu'ils écrivent *Maker*, ainsi on peut avoir prononcé *OLT*, quoiqu'il soit écrit *LOT*. Nous nous sommes un peu étendus sur cet article, quoique nous l'ayons beaucoup abrégé, parce que c'est un des plus importants de ce savant mémoire et celui où l'on découvre la plus rare érudition ; s'il y a quelque chose qui paraisse inadmissible, c'est cet excès de modestie qu'il suppose dans un architecte mais encore une fois, nous ne devons pas juger des hommes de ces siècles vertueux par ceux du nôtre. Il reste encore une objection. Plusieurs savants ont prétendu que la première lettre de ce nom est un *S* et qu'il est difficile avec les traces qui en restent d'en faire un *P*¹¹. C'est

11 Il y en a qui vont plus loin. Ayant de meilleurs yeux, ils ont cru entrevoir une *F* avant *L*, suppléant à la



là qu'il faut voir M. Searcher employer toutes les forces de son éloquence pour y trouver un P, il faut le lire dans l'original, mais il est vrai qu'il est bien difficile quand on l'a lu de ne l'y pas trouver avec lui, malgré les difficultés que présente l'inspection du marbre. M. Searcher traite ensuite des restes antiques de l'Église de saint Pierre et saint Paul qu'une tradition sans fondement nomme saint Sulpice. Il démontre que nous n'avons pas cet édifice (dont il ne reste presque que le portail) tel qu'il a été bâti. Que les arcades qui sont au second ordre y ont été construites depuis par quelque raison de solidité occasionnée par les ravages du temps, et qu'il n'y a nulle apparence qu'un architecte de ce mérite eut mis ces massifs au second ordre n'en ayant pas mis au premier, c'est-à-dire, le fort sur le faible. Il prouve encore que les colosses monstrueux qui sont sur les tours ont été pareillement ajoutés par quelque raison de dévotion populaire, qui a voulu que l'on vit les patrons de cette église les plus grands qu'il était possible ; que les tours ont été terminées en ligne droite par l'architecte premier auteur de cet édifice, que le couronnement que nous y voyons maintenant est une augmentation faite

diphthongue qui manque, ils ont conjecturé que le véritable nom de l'architecte était Sauflot ou Soufflot. J'avoue que je serais assez de ce dernier sentiment.



dans un siècle où le goût avait dégénéré. Il ne paraît pas aussi bien fondé lorsqu'il soutient que le fronton est dans le même cas d'être venu après coup. Il prétend décider le problème, qui embarrasse tous nos architectes, c'est-à-dire l'impossibilité qu'il y a que l'église dont nous jugeons par quelques arcades demi-ruinée qui subsistent encore puisse avoir été liée avec ce portail. En effet, on ne voit aucune hauteur ni aucune ligne qui y ait du rapport. Il dit qu'alors l'intérieur de l'église était à deux ordres, l'un sur l'autre, semblables à ceux du portail avec un rang de galeries régnant tout autour, que cette église ayant été détruite ou par quelque accident ou par la barbarie des siècles suivants, on a édifié à sa place ce bâtiment irrégulier qui s'y accorde si peu ; ce qui donne quelque vraisemblance à sa supposition c'est qu'indépendamment de leur peu de rapport avec le portail, ces fragments qui nous restent n'en ont pas même entre eux. Ce sentiment n'est cependant pas sans difficulté, on a peine à concevoir que dans l'espace du temps qui s'est écoulé depuis sa première construction, une église aussi bien bâtie que celle qui devait tenir à ce portail ait été détruite, relevée une seconde fois aussi solidement que nous le voyons par ces restes, et encore ruinée. On ne peut que difficilement supposer qu'elle ait été abattue exprès, d'ailleurs nous ne connaissons point de siècle de barbarie depuis ces temps mémorables.



Les arts ont toujours été florissants et n'ont fait que se perfectionner jusqu'au point d'élévation où nous les voyons maintenant. M. Searcher permettra que nous ne nous rendions pas encore sur cet article, et que nous attendions des preuves plus fortes que le temps et son profond savoir lui feront découvrir.

Notre savant auteur passe ensuite à un reste de bâtiment ancien qu'on croit avoir été une église sous l'invocation de saint Roch¹². Ce qu'on trouve de plus satisfaisant dans les réflexions de M. Searcher sur cette église, ce sont les raisons dont il s'appuie pour détruire le sentiment de ceux qui soutiennent que le double socle qui porte les arcades de la nef a été apparent dans sa première construction. Il fait voir que le socle d'en bas était la fondation qui se trouvait ensevelie dans l'intérieur du terrain, qu'il n'est visible que parce qu'on a baissé le terrain intérieur de l'église, et combien il est ridicule de penser que jamais aucun architecte se soit avisé de mettre deux socles l'un sur l'autre et si élevés que les bases des colonnes sont de beaucoup au-dessus de la vue. Il établit une seconde preuve sur ce qu'on trouve par d'anciennes estampes qu'on croit gravées dans ces mêmes temps, qu'il y a

12 [L'Église saint Roch a été construite entre 1653 et 1722, elle a connu de nombreuses modifications au cours de son histoire.]



eu quinze ou seize marches pour monter à cette église, au lieu qu'à présent il ne s'en trouve que cinq. Selon son idée, on a détruit les marches qui montaient jusqu'au niveau du premier socle. Ce sentiment n'est probable que dans la supposition que les marches que l'on y voit maintenant ne sont point du tout les anciennes, car il aurait fallu pour monter jusqu'à la hauteur des bases du portail qu'elles n'eussent laissé aucun palier ; ce qui, quoique possible, laisse quelque doute, d'autant plus qu'en calculant la hauteur et l'enfoncement que produisent un nombre de marches semblables à celles qui restent, on n'y trouve pas un rapport juste avec le nombre des marches indiquées dans l'estampe ; il est vrai qu'il ajoute une raison plausible pour remédier au défaut de justesse du calcul de ces marches, il fait remarquer que naturellement le terrain des villes se hausse par un abus auquel on ne songe point à tenir la main, parce que l'on apporte toujours et qu'on ne remporte jamais. Tout ceci porte un caractère de vraisemblance auquel on a peine à se refuser.

Il entreprend de prouver que cette église précède au moins d'un siècle le bâtiment du Louvre, c'est-à-dire avant que la bonne architecture fut bien connue¹³. Premièrement, par le défaut insupportable des bases et des chapiteaux

13 [C'est évidemment faux.]



des colonnes qui se pénètrent avec les pilastres, défaut ridicule qu'on n'eut jamais souffert dans un siècle plus éclairé. Secondement, par les fausses courbes qui sont l'enfoncement des espèces de niches où sont les petites portes de l'église. Il prétend que ces courbes sont les essais par où l'on a commencé avant que de trouver les formes régulières. Cette seconde preuve n'est pas de la force de la première, car on trouve plusieurs édifices dont la date est certaine, et qui sont construits plus d'un siècle et demi après, où l'on voit ces mêmes courbes employées et de plus mauvaises encore, d'ailleurs plusieurs savants prétendent que le propre de l'esprit humain est de trouver d'abord tout naturellement le Simple qui est le vrai beau ; et que le goût ne se corrompt qu'à force de vouloir aller au-delà.

Au reste, il est si difficile de pénétrer dans ces temps anciens, que les conjectures vraisemblables doivent être regardées comme des démonstrations. Ce mémoire renferme quantité de recherches intéressantes auxquelles je renvoie le lecteur, pour ne pas être trop long.

